

d'exécution de la technique de la fresque. » Tout au plus avait-on pu relever qu'une exposition de ses œuvres (40 très exactement) avait été organisée à la galerie Bernheim-Jeune à la veille de la Première Guerre – du 16 au 28 mars 1914, et sans doute à l'instigation de Félix Fénéon, son directeur artistique –, catalogue à l'appui publié – intégré dans son *Bulletin* n° 4 (14 mars 1914, p. 1-9) –, mais simple listing des œuvres exposées, sans texte de présentation, avec toutefois 6 précieuses illustrations N&B.

Fabian Avenarius Lloyd, tel que né, avait déjà opté, on le sait, pour le pseudonyme d'Arthur Cravan pour le lancement de sa revue *Maintenant* en 1912 : « Arthur », en hommage manifeste à l'indiscipliné (et indisciplinable) Rimbaud ; « Cravan »(s), du nom du village de naissance de sa longue (et patiente !) compagne « Renée » – une belle jeune femme de trente ans⁵, disent les commentateurs –, qu'il aurait raptée au critique d'art Gustave Coquiot... Mais pourquoi aussi, et en sus, « Archinard » ? Il ne fallait pas être grand clerc pour y lire un anagramme d'« anarchie », au « d » près ; mais avec un brin de plus de sagacité, il suffisait de remonter à une expression très prisée des caricaturistes dans leurs critiques des Salons, expression elle-même détournée d'une expression datée fin XVIII^e, « c'est du lard ou du cochon ? »⁶.

Cela dit, Arthur se réfère lui-même à un pasteur d'origine alsacienne, Charles Archinard (Wesserling/Alsace, 1819–Chailly/Suisse, 19 déc. 1905), devenu directeur et professeur au Collège cantonal de Lausanne à partir de 1864, et qui eut l'heur d'inaugurer les nouveaux bâtiments, rue du Valentin, en 1879⁷. Et c'est effectivement là que Fabian Lloyd fit ses premières classes⁸.

Mais peut-être faut-il aussi y voir un trait d'humour de Cravan. Faisait alors les unes de la politique (et de la politique coloniale), un certain

Louis Archinard, issu d'une famille protestante du Havre (Le Havre [Seine-inf.], 11 fév. 1850–Villiers-le-Bel [Seine-et-Oise], 8 mai 1932), qui venait d'être promu général de corps d'armée et s'était illustré comme « pacificateur » du Soudan français (l'actuel Mali), au prix notamment d'un horrible carnage aux dépens des Bambaras en avril 1890. De 1881 à 1914, il franchit sans mal tous les grades de la Légion d'honneur ; et on lui doit, semble-t-il, un *Manuel d'instruction pratique sur l'escrime et les duels*, Calais, Impr. des Orphelins (sic ! ça ne s'invente pas !), 1900.

Mais revenons à l'Art, dont il dit à plus d'une reprise l'avoir en détestation. Quel est ce « un de mes amis, Édouard Archinard » qui, dans son compte rendu du Salon des Indépendants de 1914, règle son compte à Maurice Denis⁹ ? Est-ce le même qui, au même moment, et avec la complicité sans aucun doute de Félix Fénéon, expose 40 de ses toiles à la galerie Bernheim-Jeune, 15, rue Richepance ?

Signalons déjà que, sans citer nommément son auteur, Guillaume Apollinaire dira, de la « brochure vendue à la porte des Indépendants », « [avoir] goûté le savoureux pamphlet¹⁰ ». Et voici maintenant les rares témoignages que nous avons pu relever de l'exposition Bernheim dans la presse de l'époque :

Gil Blas, n° 18538, 16 mars 1914, p. 4, non signé [sans doute Louis Vauxcelles, responsable de la rubrique]

« Les Arts. Exposition Édouard Archinard – C'est aujourd'hui que s'ouvre, à la Galerie Bernheim jeune, l'exposition des œuvres de ce jeune peintre dont la manière n'est point toujours sans rappeler – d'après la photographie tout au moins – celle de Picasso ou de Bonnard.

5. Elle figure de fait à l'état-civil de Cravans (Charente-inférieure), sous les nom et prénom d'Alphonsine Bouchet, née le 22 août 1880, fille de tailleur et tailleuse de pierre.
6. L'espagnol semble, comme l'italien, s'être limité à cette transcription « no ser ni carne ni pescado ».

7. Cf. Charles Archinard-Roman, « Le collège cantonal : notice historique lue le 26 août 1879, jour de l'installation du collège au Valentin ». À noter qu'on y enseignait aussi l'escrime et l'équitation.

8. Voir « Davel – Inventaire des archives cantonales vaudoises » (inventaire en ligne).

9. « L'Exposition des Indépendants », *Maintenant*, n° 4, mars-avril 1914 : 30^e Salon de la Société, qui eut lieu au Quai d'Orsay-Pont de l'Alma, du 1^{er} mars au 30 avril 1914. On a naturellement, et à juste titre, comparé cet article aux articles donnés par Félix Fénéon à la revue anarchiste *Le Père Peinard* en 1893, en particulier à la « Balade chez les

artistes indépendants » parue dans les numéros 212 et 213 des 9 et 16 avril 1893 (repris par John Halperin, in *O.P.Q.C.*, Genève-Paris, Librairie Droz, tome I, 1970, p. 222-228).

10. Guillaume Apollinaire, « La critique des poètes », *Paris-Journal*, 5 mars 1914 (repris in Gallimard, *Pléiade*, t. II, 1991, p. 671-673 – ici, p. 673).

Le catalogue, présenté avec goût et sobriété, contient le n° 4 du sagace et charmant *Bulletin* de M. Félix Fénéon. »

La Renaissance, politique, littéraire et artistique, 2^e année, n° 12, 21 mars 1914, p. 25, signé Robert Hénard
« Galerie Berhneim-Jeune - Exposition E. Archinard. – Que dire des peintures de M. Archinard? Des formes vagues, inexistantes, dans des milieux plus vagues encore... trente à quarante ébauches d'une tonalité généralement rougeâtre, roussâtre... Et cela s'appelle: « C'est l'heure exquise » [n° 12], « L'air était doux comme de l'eau tiède » [n° 15], « En passant vite » [n° 37], etc. Passons! »
[Une publicité pour l'exposition figure à la page 32.]

Der Cicerone: Halbmonatsschrift für die Interessen des Kunstforschers und Sammlers, Leipzig: Klinkhardt und Biermann, 6^e année, Heft 9, 6 mai 1914, p. 336, signé « O.G. » [soit, Otto Grautoff, son correspondant à Paris]
« Ausstellungen. Pariser Frühjahrsausstellungen. BERNHEIM-JEUNE veranstaltete eine Ausstellung von Édouard Archinard, einem mittelmässigen Eklektiker. »
/ « Expositions. Expositions du printemps à Paris. BERNHEIM-JEUNE a organisé une exposition d'Édouard Archinard, un médiocre éclectique. »

Difficile d'être plus laconique !

On sait, grâce aux *Souvenirs* d'André Level¹³, que Cravan a pas mal fricoté dans le milieu de l'art, courtier pour le même André Level précisément, également pour Charles Malpel, haut défenseur de l'art moderne installé à Toulouse¹², et qu'il envisagea même d'ouvrir sa propre galerie, sous le nom de « Galerie Isaac Cravan ». Entreprise demeurée sans lendemain, mais dont subsistent au moins deux placards publicitaires :

13. André Level (1863-1947), *Souvenirs d'un collectionneur*. Paris, Alain C. Mazo, 1959. L'initiateur, on le sait, de l'opération « La Peau de l'Ours ».

14. Charles Malpel (1874-1926), *Notes sur l'art d'aujourd'hui*

et peut-être de demain, Paris, Bernard Grasset / Toulouse, Privat, 1910, 2 vol. À la veille de la Première Guerre, il avait également ouvert une galerie dans la capitale, au 15, rue Montaigne.

« GALERIE ISAAC CRAVAN

du 2 500 % !

SPÉCULATEURS! Achetez de la Peinture
Ce que vous paierez 200 francs aujourd'hui
Vaudra 10.000 francs dans 10 ans. »

Plus éclairant sur ses choix esthétiques :

« GALERIE ISAAC CRAVAN

Modigliani Italien

Hayden Polonais

Rivera (champion du cubisme) Espagnol

Van Dongen (L'Hollandais veillant) Hollandais »

Mais quid du peintre, qui fait bien partie des titres dont il se targue ? Faut-il prendre le risque d'un inventaire ? D'autant que notre homme aime à se déguiser, et que les titres donnés aux œuvres qu'on peut ou non lui attribuer ressemblent plus à une improvisation décidée à la veille d'un accrochage qu'à une réelle volonté d'identification des tableaux. Risquons-le néanmoins.

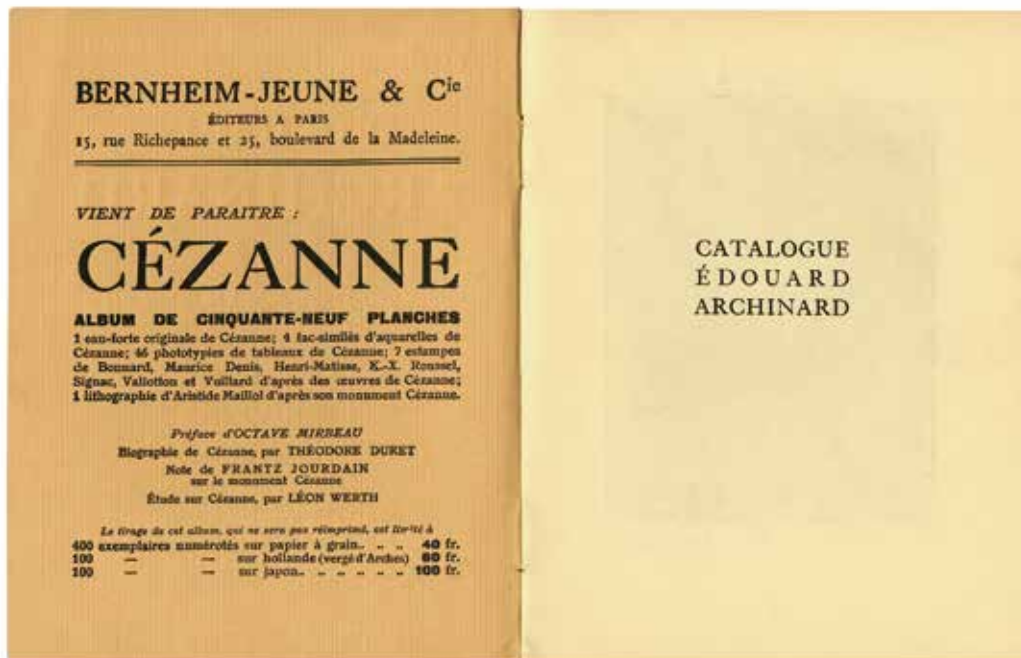
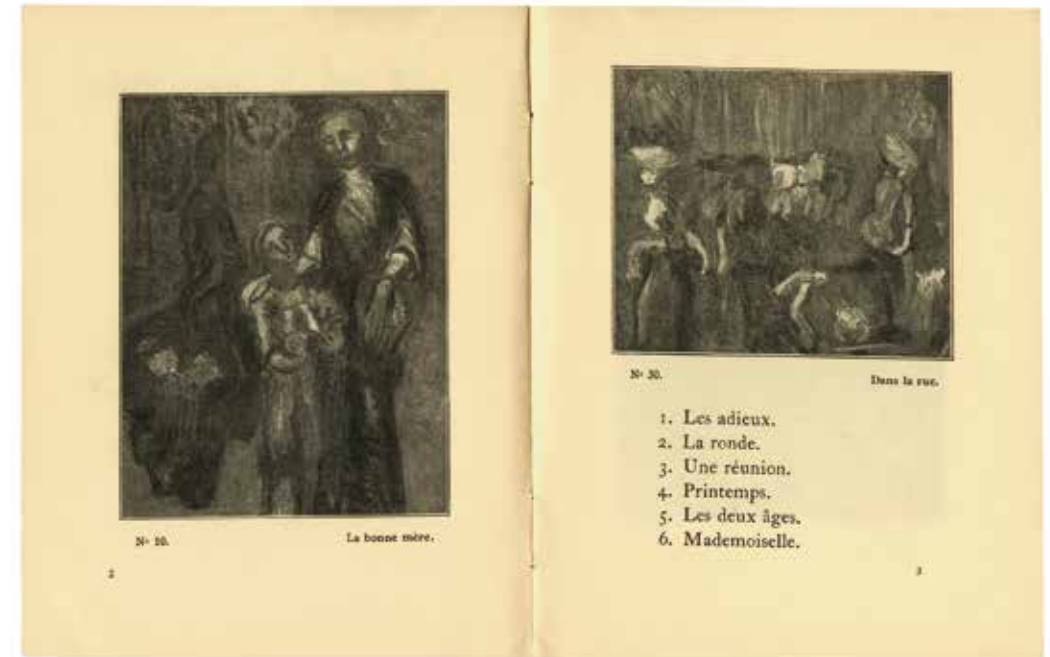
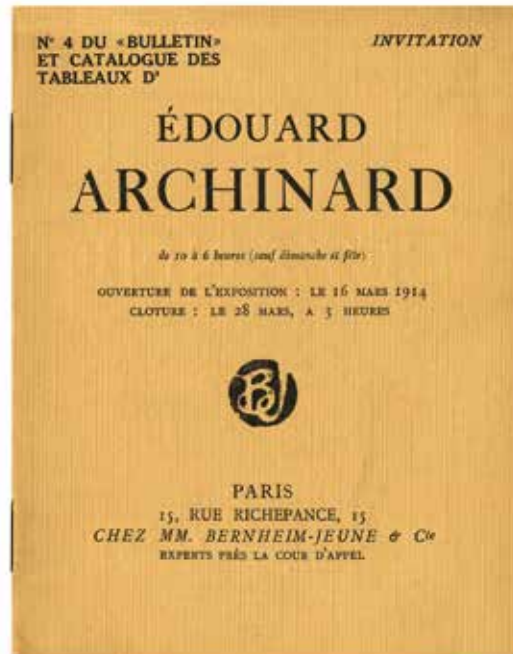
Comme l'a exposé Bernard Heidsieck dans un des rares catalogues consacrés à son œuvre¹³, ont pu être recensées sous la signature d'Édouard Archinard, 4 toiles, datées « Nice, 1914 », « fiables », provenant de la collection Félix Fénéon et léguées par lui au médecin qui l'avait soigné à Valescure en 1939, le Dr Émile Janicot¹⁴. Un autre « Archinard » aurait transité par le peintre Émile Compard, cadeau aussi de Félix Fénéon, également daté « Nice, 1914 », légué par sa fille Brita, sculptrice, épouse du sculpteur Alberto Guzman, à Bernard Heidsieck.

13. *Arthur Cravan: poète et boxeur*, catalogue de l'exposition organisée par Marcel Fleiss en sa Galerie 1900-2000, 8, rue Bonaparte, Paris VI, du 7 avril au 5 mai 1992, Terrain vague / Galerie 1900-2000, 1992, p. 69-70. Et ajoutons ici: *Arthur Cravan, le neveu d'Oscar Wilde*, catalogue de l'exposition organisée au Musée d'art moderne et

contemporain de Strasbourg, du 18 nov. 2005 au 26 fév. 2006, sous la dir. d'Emmanuel Guigon, Musées de Strasbourg, 2005.

14. S'en est trouvée l'héritière sa fille, Françoise Janicot, épouse de Bernard Heidsieck.

Catalogue de l'exposition
d'Édouard Archinard
à la Galerie Bernheim Jeune,
Paris, 1914



7. Passante.
8. La corrida (en trois parties).
9. Les chevaux de marbre.
10. La bonne mère.
11. Soleil de fin d'après-midi.
12. C'est l'heure exquise.
13. Grieg.
14. Vol de mouettes.
15. L'air était doux comme de l'eau tiède.
16. Une après-midi.
17. Les chevaux au soleil.
18. Brise.
19. L'embusquée.
20. Le cheval.
21. La grève.
22. Au repos.
23. L'enfant et l'automne.
24. Au balcon.



N° 26.

A la fenêtre.

BERNHEIM-JEUNE & Cie

ÉDITEURS A PARIS
15, rue Richemont et 25, boulevard de la Madeleine.

EN PRÉPARATION

RODIN

ALBUM DE SOIXANTE PHOTOTYPES



10

N° 4 BULLETIN 14 mars 1914



Deutscher Verlag.

Mallarmé et les peintres.

Dans son *Manet* (1884), Edmond Bazire cite ce quatrain :

*Quand laissez de songer Olympia s'éveiller
Le Printemps entre au bras du doux messager noir ;
C'est l'exquise à la Nuit amoureuse pareille
Qui vient févror le Jour délicieux à voir,
L'anguisse jeune fille en qui la femme veille.*

œuvre, dit l'avantagieux publiciste, d'un « rimeur bien intentionné ».

En fait, de qui ces vers charmants sont-ils ? Il ne semble pas que personne les ait revendiqués ni qu'on les ait attribués à personne. Donnons-les à Stéphane Mallarmé.

Plus tard S. M. nomma avec bonheur, dans ses poèmes, Puvion de Chavannes et Whistler, traduisit le *Ten o'clock* de celui-ci et écrivit sur Manet et Morisot les pages lumineuses qu'on retrouve dans *Divagations*. Il sut pour portraitistes Renoir, Manet, Whistler, Gauguin, Edvard Munch, Vallotton. Sa traduction du *Corbea* et son *Après-midi d'un jeune garçon* ornés par Manet. On voyait une rivière de Manet, un flâneur de Manet au mur de sa salle à manger.

11

25. Les plaisirs champêtres (para-vent composé de trois peintures).
26. A la fenêtre.
27. Lumière froide.
28. Dans l'allée aux roses.
29. La promenade.
30. Dans la rue.
31. Portrait.
32. Le chapeau de paille.
33. Au long des terrasses.
34. La famille du jardinier.
35. L'arrivée.
36. Le picador.
37. En passant vite.
38. Le jour s'en va.
39. Au crépuscule.
40. Le soleil moribond.



N° 28.

Dans l'allée aux roses.

Textes.

Extrait de *Le Livre des Métiers*, de l'Indos Wami Zuni-Zani :

« Ainsi parla Manet, le peintre donneur de péripécies :
« Le limon et la chair ne se peignent que si l'un a le secret de l'art. Qui vous dit que le vermillon clair est la chair et que le limon s'ombre de gris ? Mettez une étoffe blanche à côté d'un chou ou à côté d'une boîte de roses, et vous verrez si elle sera teintée de gris.

« Rejetez le noir et ce mélange de blanc et de noir qu'on nomme gris. Rien n'est noir et rien n'est gris. Ce qui semble noir est un composé de plusieurs couleurs ; ce qui semble gris est composé de nuances claires qu'un œil exercé devine.

« Qui vous dit que l'art doit chercher l'opposition des couleurs ? Quoi de plus doux à l'artiste que de faire disparaître dans une touffe de roses la qualité de chacune ? Deux fleurs semblables ne pourraient donc jamais être pétale et pétale ?

« Cherchez l'harmonie, non l'opposition ; l'accord, non le bruit. C'est l'œil de l'ignorance qui assigne une couleur fixe et immuable à chaque objet. Cet objet, exercez-vous à le peindre accompagné ou ombre, c'est-à-dire voisin d'autres corps ou dans leur ombre ; ainsi plairez-vous par votre vérité et votre variété.

« Allez du clair au foncé, et non du foncé au clair ; votre travail ne sera jamais trop lumineux. L'œil cherche à se récréer par votre travail ; donnez-lui plaisir et non chagrin.

« Évitez en peignant d'avoir un vêtement clair.
« C'est au harmonisateur d'enseigner qu'il offre la copie de l'œuvre d'art. Si vous reproduisez l'œuvre d'un autre, vous n'êtes qu'un faiseur de mélanges ; vous émoussez votre sensibilité et immobilisez votre coloris. Que chez vous tout respire le calme et la paix de l'âme.

« Évitez la pose en mouvement. Chacun de vos person-

12

nages doit être à l'état statique. Quand Ouzens a représenté le supplice d'Okrai, il n'a pas touché le sabbat de bourreau, prêt au Malheur un geste de menace et torde dans les convulsions la tête du patient. Assis sur son trépas, le sabbat plisse à son front la ride de la colère ; le bourreau, droit, regarde Okrai comme une proie, une proie qui lui inspire pitié ; la mère, accoudée à un pilier, témoigne de sa douleur sans espoir par l'affaissement de ses forces et de son corps. Ainsi une heure se passe-t-elle sans fatigue devant cette scène, plus pathétique dans son calme que si, la première minute passée, l'attente impossible à garder eût fait sentir de dédains.

« Pourquoi embellir à plaisir et de propos délibéré ? Ainsi la vérité, l'odeur de chaque personnalité, fleur, homme ou arbre, disparaît : tout s'efface dans une même note de jol qui soulève le cœur du connaisseur. Non qu'il faille proscrire le sujet gracieux, mais...

« Ne lincez pas trop : une impression est trop engage pour que l'ultérieure recherche de l'insigne détail ne mise au premier jet. Vous en refroidirez la lave, d'un sang bouillonnant feriez une pierre, fêlée en ruis, — loin de vous !

« Je ne vous dirai point quel pinceau peiffer, quel papier prendre ; à quelle orientation se mettre ; ce sont là choses que demandent les jeunes filles à longs cheveux et à esprit court qui mettent notre art au niveau de celui de broder des pantoufles et de faire de succédanés gazeaux. »

Ce texte circulait en copies manuscrites, vers 1885, parmi les néo-impressionnistes, qui le tenaient probablement de Gauguin. Nous l'avons reproduit tel qu'il fut publié à cette époque dans *L'Art Moderne*, hebdomadaire bruxellois d'Octave Maus. Le Paul Gauguin de Jean de Rotondekamp, imprimé en 1905 à Weimar, à 300 exemplaires, que les soins du comte de Kessler, le rattacha sur manuscrit de Gauguin rédigé en Occitanie et comportant de légères variantes de mots et de libellé et une petite mise en scène romanesque. La « parabole » du « grand professeur Man-

13

Véni-Zenob-Zadi » y est considérée, du fait sans doute de sa présence dans les papiers de Gauguin, comme une lamproie de celui-ci.

Laissons en suspens la question d'authenticité. Que ce soit Gauguin qui s'exprime, ou une sagesse plus vieille, le document garde de l'intérêt.

Opinions de jadis.

De *Journal des Goncourt* (tome VII) :

« Jeudi 12 mars 1884.

« Exposition de Delacroix aux Beaux-Arts. Je n'ai pas d'estime pour le génie d'Ingres, mais, je l'avoue, je n'en ai guère plus pour le génie de Delacroix.

« On veut que Delacroix soit un coloriste, je le veux bien, mais alors c'est le coloriste le plus inharmonieux qui soit. Il a des rouges de cire, à cacheter de papetiers en faillite, des bleus à la dureté de bleu de Prusse, des jaunes et des violets des vieilles falences de l'Europe, et ces éclairages de parties de nud avec des hachures de blanc pur, sont, je l'ai déjà dit, tout ce qu'il y a de plus insupportable, de plus cruel pour l'œil. »

Circumstance atténuante, le juge était en mauvais état. Il dit, en effet, à la même date :

« Dans le montage févrevre de la pièce [la reprise d'*Henriette Maréchal*], dans le coup de tonnerre des répétitions, dans l'émotion de la première, je n'avais pas conscience de la fatigue cérébrale; aujourd'hui, elle se fait sentir, et tous les matins je me réveille la tête lourde. »

Sur Courbet. Au tome III, on lit :

« 18 septembre 1867.

« Rien, rien et rien, dans cette exposition de Courbet. A peine deux ciels de mer. Hors de là, chose piquante,

chez ce maître de réalisme, rien de l'étude de la nature... « Puis le laid, toujours le laid, et le laid bourgeois, le laid sans son caractère, sans la beauté du laid. »

Il est vrai que, vingt-deux ans après, dans le tome VIII, Edmond de Goncourt vient à réajuster :

« 29 juin 1889.

« Aujourd'hui, un marchand m'écrit qu'il avait reçu des livres et des objets japonais, et comme je regardais, de deux yeux ennuyés, le très médiocre envoi de l'Empire de Lever du Soleil, le marchand me dit : « Connaissez-vous ça ? » et il ouvre avec une chef un tableau, dont le panneau extérieur montre une église de village dans la neige, et dont le panneau secret, peint par Courbet, pour Kail-Bey, représente un vestre et un bas-ventre de femme. Devant cette toile que je n'avais jamais vue, je dois faire amende honorable à Courbet : ce vestre, c'est bien comme la chair d'un Corrège. »

[Le paysage en question est actuellement dans la collection du baron de Herzog; le nu, dans celle du baron François de Hatvany.]

La mort des teintes.

Venise, palais ducal. Le « Paradis » de Titoret avait été enlevé du mur et installé horizontal, pour réparations. Quand on en faisait le tour (promenade de 55 mètres), on constatait ceci : de la toile peinte est repliée sur chaque côté du châssis et, sur ces quatre bandes qui ont passé les siècles à l'abri de la poussière, des fumées, des vernis et des restaurateurs, les teintes sont intactes; elles n'ont rien de commun avec celles de la surface exposée et, par exemple, on voyait une robe, chocolat sur cette surface-ci, reprendre allégrement son bleu original, dès qu'elle avait franchi l'arête du châssis.

A Venise encore, scudo di San Rocco. Dans la salle du grand « Crucifixe » règne une frise de fruits du même

Titoret. Elle est sombre, terne, morte. Trop longue pour le local, son bout avait été replié. A une époque récente, on s'en vicia, on le coupa et maintenant, dans le cadre où il fut installé, une pouce de Titoret recule et recule à l'égal d'une pouce de Cézanne. Maurice Denis a été le fait, et Paul Signac a copié ce fragment de frise en une aquarelle que l'on put voir, galerie Bernheim-Jeune (19-20 avril 1910, à l'exposition « D'après les maîtres ».

Livres sur l'art.

Le 25 mars, Gustave Coquiott publie chez Ollendorff un livre numéroté illustré et divisé en deux parties : « La jeune peinture » (Boccioni, Denis, Derain, Van Dongen, Flandrin, les Futuristes, Henri-Matisse, Jean-Jacques, Lucien Laforce, Marquet, Picasso, Rouault, K.-X. Rossel, Signac, les Synchronistes, Vallotton, Vlaminck, Vuillard, etc.); et « La jeune sculpture » (Boccioni, Bourdelle, Durrès, Ernesto de Fiori, Manzoni, etc.). Comme on voit, le sujet déborde le titre, qui est *Cubistes, futuristes, jacobins*.

Elle Faure prépare le tome IV (« l'Art moderne ») de sa neuve, lucide et ardente *Histoire de l'Art* (Flourey, éditeur). Le tome III (« l'Art romantique ») est paru ce mois-ci. Comme les deux premiers volumes (« l'Art antique » et « l'Art médiéval »), il est illustré de façon expressive et suivi d'une table synoptique, ce qui est une innovation, et heurte, dans cette sorte d'ouvrages.

La galerie Alfred Flechtbein, de Dinseldorf, édite luxueusement *Œuvres Renaissance* de Wilhelm Uhde (50 illustrations et un catalogue de l'œuvre).

Moderne Imprimerie, 37, rue Gandon, Paris (12^e).

BERNHEIM-JEUNE & C^{ie}

ÉDITEURS À PARIS

15, rue Richepance et 25, boulevard de la Madeleine.

EN VENTE

RENOIR

ALBUM DE QUARANTE PLANCHES

dont 4 fac-similés en couleurs et 36 phototypies
(Un tableau par année dans l'ordre chronologique.)

Préface d'OCTAVE MIRBEAU
FORMAT : 36 x 26 cm.

Le tirage de cet album, qui ne sera pas réimprimé, est limité à 400 exemplaires numérotés sur papier à grain - - - 35 fr.
100 - - - sur vergé d'Arches - - - 50 fr.
100 - - - sur japon - - - - - 80 fr.

EUGÈNE CARRIÈRE

Quarante reproductions en héliotypie.

Texte des plus notables écrivains français.
Un volume (36 x 26 cm.) - - - 25 fr.
sur vélin - - - - - 35 fr.
sur japon - - - - - 100 fr.

MAGASINS BERNHEIM-JEUNE & C^{ie}

P A R I S

15, Rue Richepance

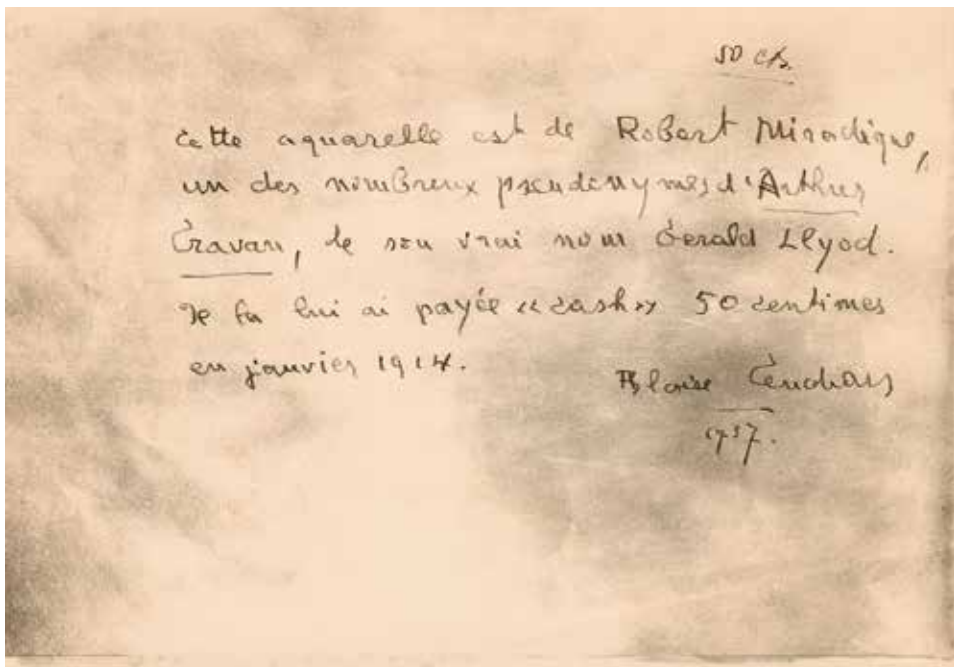
25, B^d de la Madeleine

36, Av. de l'Opéra

ET A LAUSANNE

87, Galeries du Commerce
(PAUL VALLOTTON, directeur.)

Moderne Imprimerie, 37, rue Gandon, Paris (12^e).



Photographie d'une aquarelle de Robert Miradique avec une annotation au dos de Blaise Cendrars de 1937 vers 1940

Sous la signature de « Robert Miradique » est réapparue à la vente de la Bibliothèque Bernard Loliée, en avril 2016, une aquarelle¹⁵ comportant au dos l'attestation suivante : « 50 cts. / Cette aquarelle est de Robert Miradique, un des nombreux pseudonymes d'Arthur Cravan, de son vrai nom Gerald Lloyd. Je la lui ai payée « cash » 50 centimes en janvier 1914. / Blaise Cendrars / 1937¹⁶ ».

Reste (et ça n'est pas un moindre reste !) la question des 40 toiles exposées en mars 1914 à la galerie Bernheim-Jeune, auxquelles il faut ajouter 2 toiles présentées sous la même signature, dans la même galerie, à l'occasion d'une exposition collective, du 1^{er} au 11 mai 1917. Des toiles dans l'ensemble de facture fort différente, et qui font douter Maria Lluïsa Borràs de leur authenticité¹⁷.

Alors, mystification, sinon escroquerie, montée de concert entre Arthur Cravan et Félix Fénéon ? On ne peut s'empêcher de penser, dans le domaine artistique, à Frenhofer, peintre imaginé de toutes pièces par Balzac¹⁸, ou mieux encore, à Jusep Torres Campalans, peintre dit catalan – biographie et œuvres imaginées et créées non moins de toutes pièces par le critique d'art Max Aub¹⁹.

Retrouvons donc maintenant les toiles...

15. Vente Sotheby's - Paris / M^e Binoche & Giquello, 76, rue du Fbg St-Honoré, Me 27 avril 2016, lot n° 425. Acquis pour 30 000 Euros (37 500 avec les droits). Merci à Jean-Paul Goujon pour ces précisions.

16. Est-ce à cela que se réfère Blaise Cendrars lorsqu'il écrit : « En 1936, un jour de purée que j'avais ma chambre d'hôtel à payer, avenue Montaigne, j'ai vendu à Matarasso, le marchand d'autographes de la rue Bonaparte, tout ce que je tenais d'Arthur Cravan : papiers, lettres, aquarelles, l'ébauche d'un grand poème resté inédit et la collection complète et rarissime de sa revue *Maintenant* ». Henri Matarasso, expert en matière de Rimbaud, était installé depuis 1935 au 72, rue de Seine; avec Cendrars, la mémoire n'est jamais sûre...

17. Cf. Maria Lluïsa Borràs, *Arthur Cravan : une stratégie du scandale*, Jean-Michel Place, 1996.

18. « Le chef-d'œuvre inconnu. Conte fantastique », 1^{re} éd. en feuil., *L'Artiste*, 31 juill. 1831, p. 319-323 et 7 août 1831, p. 7-10. Signalons au passage que c'est à Pablo Picasso qu'Ambroise Vollard confiera l'illustration de sa propre édition de l'ouvrage en 1931.

19. Max Aub, *Jusep Torres Campalans (1886-1956)*, Gallimard, 1961 – publié avec la complicité d'André Malraux. Lequel a obtenu droit de cité dans *l'Encyclopédie des farces et attrapes et des mystifications*, de François Caradec et Noël Arnaud, J.-J. Pauvert, 1964, p. 382-383. Une exposition, *Jusep Torres Campalans, ingenio de la vanguardia española*, a été réalisée au Museo Nacional Centro de Arte Reina Sofía de Madrid, du 13 juin au 23 août 2003, catalogue sous la dir. de Paloma Martín Llopis.



La conversation, 1914



Le picador, 1914



Sans titre, 1914



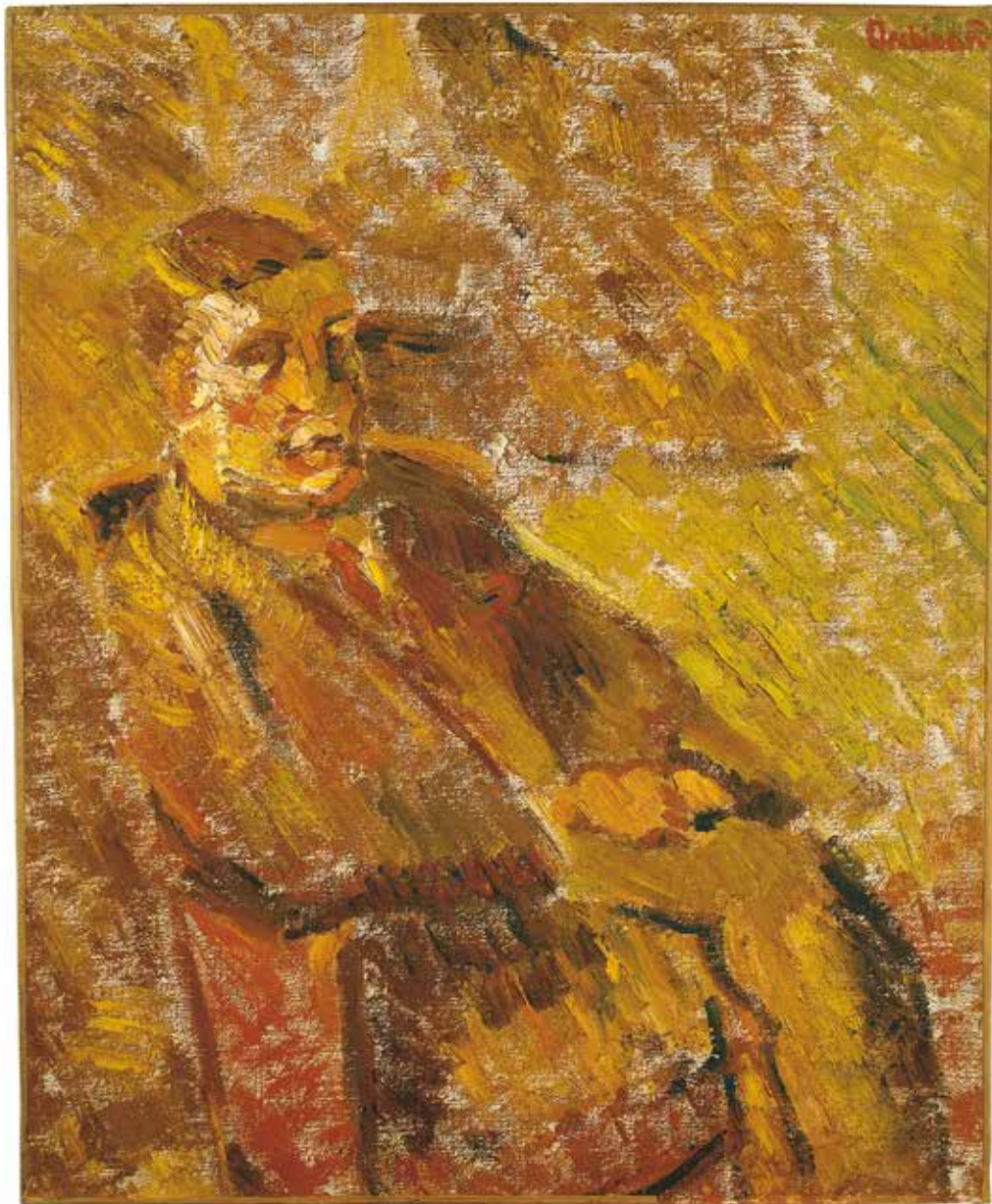
La femme en rouge, 1914



Les chevaux au soleil, 1914



Au balcon, 1914



Homme dans un fauteuil, 1914



Vol de mouettes, 1914



Le couple, 1914



Portrait, 1914



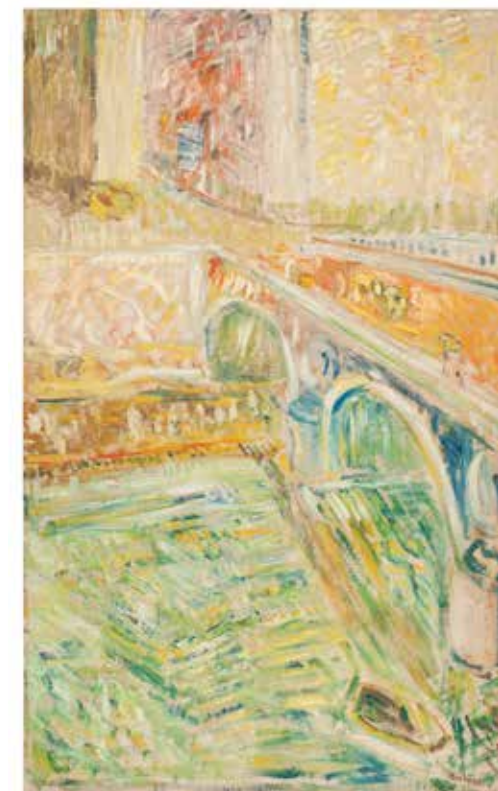
Femmes au piano, 1914



C'est l'heure exquise, 1914



Promenade en voiture au Panthéon, vers 1914



Le Pont-neuf, 1914



Allée des Accacias, 1914



Mademoiselle, 1914



La baignade, 1914



Le trot du cheval, 1914



La bonne-mère, 1914



Le fauteuil rouge devant la fenêtre, 1914



Promeneuses au chien, 1914



Le cheval, 1914



La corrida, 1914



La corrida II, 1914



La corrida III, 1914



Statue dans un parc, vers 1914

(p. 100-101)
Lettre d'Édouard Archinard à Félix Fénéon, s. d.



Dans l'allée aux roses, vers 1914

Monsieur

Je ne puis pas ne pas être très étonné
que vous me menaciez de me retourner ce qui à
titre personnel je vous avais remis ! Vous me
répondrez que vous n'avez pas à conserver ce qui,
sans l'avoir sollicité, vous avez reçu. J'en
discouvrais si peu que, aussi, avais-je pris mes
précautions, & vous avais-je dit que, ce que
je vous faisais parvenir, je n'avais pas l'effron-
terie de vous l'adresser pour que vous le
conservassiez mais pour que, si cela vous emba-
rassait, vous le détruisissiez. On ne pouvait,
ce me semble, mieux mettre les points sur les i.
La lettre que vous m'adressez, Monsieur, ne
tient rien mieux qu'à me faire croire que,
tout ce que je vous ai dit, je ne vous l'ai dit

qu'afin que vous eussiez exactement le contraire.
Je considérerai, Monsieur, comme une injure
personnelle que vous me retourniez ce que vous
me menaciez de me retourner. Je ne puis à
espérer que vous ayez à honneur de ne pas me
l'insulser. Et si vous me retournez mon envoi,
je vous le renverrai : vous souvenant ainsi la preuve
que vous n'avez pas à mettre en doute ma
sincérité. N'importe quel brocanteur, vous
disais-je, Monsieur, vous soulèvera de mon
manifeste apport. Je ne suis pas le brocanteur. Je
me refuse à recevoir ce dont, sans retour, je
me suis si fait. Prenez-en l'assurance, Monsieur,
& veuillez agréer celle de ma parfaite considération.

Edouard Archinard